

Iain Levison

Œuvres

- [Tribulations d'un précaire](#) [« A Working Stiff's Manifesto »], Liana Levi 2002 : récit autobiographique sur les 42 petits boulots qu'il a exercés à la fin de sa licence de lettres.
- [Un petit boulot](#) [« Since the Layoffs », Soho Press, 2003], Liana Levi 2003
- [Une canaille et demie](#) [« Dog Eats Dog », Bitter Lemon Press 2008], 2006 : roman policier où un malfrat qui vient de commettre le braquage d'une banque prend en otage un professeur d'histoire frustré.
- [Trois hommes, deux chiens et une langouste](#) [« How to Rob an Armored Car » Soho Press, 2009], Liana Levi 2009 : un plan pour trois jeunes héros qui végètent entre gagne-pain abrutissants et petits deals de cannabis
- [Arrêtez-moi là !](#) [« The Cab Driver »], Liana Levi 2011 : inspiré de [l'enlèvement d'une jeune adolescente aux États-Unis d'Amérique en 2002](#), raconte la vie d'un chauffeur de taxi accusé à tort d'un tel crime
- [Ils savent tout de vous](#) [« Mindreader »], Liana Levi 2015 : l'utilisation politique de la télépathie



« Je ne m'embête même plus à essayer de faire paraître mes bouquins aux États-Unis. C'est une telle galère ! Je n'ai même pas essayé de proposer mes trois derniers livres à un éditeur américain principalement parce que je n'aime pas leur façon de faire du marketing et puis là-bas, il y a plein de villes où il n'y a plus de librairies, notamment au Texas alors, voilà, je n'essaie plus.

Les éditeurs américains s'intéressent seulement au nombre d'exemplaires vendus de votre dernier roman. Leur intérêt est d'ailleurs très limité et si vous n'écrivez pas sur les vampires ou autres créatures étranges en vue d'un best-seller, ils n'ont pas envie de s'embêter avec un auteur dont ils n'ont jamais entendu parler.

Les éditeurs français passent beaucoup plus de temps à promouvoir les livres de leurs auteurs. Par exemple, en ce qui me concerne, cela fait trois ou quatre ans que je fais des tournées en France pour la promotion de mes romans. Il y a des gens au sein des maisons d'édition qui ne font que ça, promouvoir les romans et, aux États-Unis, vous ne verrez jamais ça ! »

(extrait d'une interview du 4 novembre 2015 sur le site actualitte.com : <https://www.actualitte.com/article/interviews/interview-iain-levison/61908>)

Adaptations de romans au cinéma

- 2015 : [Arrêtez-moi là !](#) de Gilles Bannier
- octobre 2016 : [Un petit boulot](#), de Pascal Chaumeil

Parcours

Il est né en 1963 dans un quartier pauvre d'Aberdeen en Ecosse, quand son père était étudiant. Celui-ci part aux USA pendant plusieurs années, la mère vit d'aides sociales pendant son enfance, ils vivent dans un taudis. En 1971 ses parents se réconcilient et la famille vit en Pennsylvanie. En 1981 à 18 ans, Iain Levison revient en Ecosse pour rejoindre l'armée britannique. Il fera toutes sortes de petits boulots (43), sera arrêté quatre fois et emprisonné une fois. Il réside actuellement à Taïwan où il donne des cours d'anglais ; il a appris le chinois : « je n'ai pas envie d'aller vivre en Ecosse et je ne vis plus aux États-Unis non plus. Les cinq dernières années, je les ai passées en Chine, ensuite je suis resté plusieurs mois aux États-Unis chez un ami, j'en ai aidé un autre à New-York à retaper son appartement puis je suis parti à Amsterdam, au Maroc. Pour l'instant, je voyage. » (interview ci-dessus citée)

Cousinages signalés

« En 2003, Liana Levi avait mis tout le monde d'accord. Libraires, journalistes et lecteurs applaudirent à la publication d'un premier roman, *Un petit boulot* (repris depuis en « *Piccolo* »), bijou noir signé par un certain Iain Levison. Fils spirituel de [Jim Thompson](#), cet Écossais ayant grandi aux États-Unis racontait le quotidien d'une petite ville américaine frappée par le chômage. Jake Skowan, son héros, allait pourtant trouver un moyen de faire face... »

(extrait de *Livres Hebdo*, 23 octobre 2006)

« Depuis quelques années, crises économique et financière aidant, les discours journalistiques et artistiques se sont plongés dans le monde des « précaires ». Pour caricaturer, tandis que le sujet était quasiment absent des grands médias, si ce n'est sous la forme des films de Ken Loach ou des frères Dardenne, l'année 2009 signe le retour de la question sur le mode du témoignage (Iain Levison, *Tribulations d'un précaire*), du journalisme d'investigation (Florence Aubenas, *Le quai de Ouistreham* ou Günter Walraff, *Parmi les perdants du meilleur des mondes*) ou encore du cinéma (*Une vie meilleure* de Cédric Kahn ou *Ma part du gâteau* de Cédric Klapisch). Le premier long métrage de Cyril Menegun, *Louise Wimmer*, s'inscrit dans cette veine particulière. »

(extrait de « Cyril Menegun, *Louise Wimmer* », de Patrick Cotelette, *Lectures*, 8 septembre 2012 : <http://lectures.revues.org/9151>)

A écouter sur *Un petit boulot*

Une heure de questions-réponses avec des lycéens, Fête du livre de Bron 2013, rencontre animée par Martine Laval <http://www.fetedulivredebron.com/archives/en-encoute/20-la-f-du-livre/menu-archives/161-en-ecoute-2013#levison>

Vidéo

Au Festival America 2012 à Vincennes, Iain Levison présente *Un petit boulot*, 2 min : <https://youtu.be/uYgJiPkCHJY>

Il évoque le film de Michael Moore sur un sujet approchant, *Roger & Me* (1989) - Voir la bande annonce :

<https://www.youtube.com/watch?v=xPNmHPjxdk>

« Levison et les séries » ou l'importance de cette écriture, 9 octobre 2015, 10 min : <https://www.youtube.com/watch?v=bKWw7wRzVD4>

Vidéos dans un article

« Iain Levison : "Obama est un costume vide" », *Médiapart*, 3 novembre 2012, par Christine Marcandier et Vincent Truffy : <https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/311012/iain-levison-obama-est-un-costume-vide>

Iain Levison est un homme inclassable : s'il a quitté les USA pour la Chine, il est surtout un écrivain en colère, le romancier des laissés-pour-compte de l'Amérique. Chacun de ses cinq romans, d'*Un petit boulot* à *Arrêtez-moi là !*, dénonce un système auquel il ne veut plus appartenir. Rencontre vidéo.

Iain Levison est un homme inclassable : né en Écosse, il émigre aux États-Unis à l'âge de neuf ans, y fait ses études, y devient menuisier, pêcheur de crabe en Alaska, peintre en bâtiment, chauffeur de poids lourds, journaliste..., avant d'y publier ses deux premiers romans. Une expérience qu'il relate avec un humour décapant dans *Les Tribulations d'un précaire* (*A Working Stiff's Manifesto*, 2002) : « Au cours des dix dernières années, j'ai eu quarante deux emplois dans dix États différents. J'en ai laissé tomber trente, on m'a viré de neuf, quant aux trois autres, ç'a été un peu confus. (...) Sans m'en rendre compte, je suis devenu un travailleur itinérant, une version moderne du Tom Joad des Raisins de la colère. À deux différences près. Si vous demandiez à Tom Joad de quoi il vivait, il vous répondait : "Je suis ouvrier agricole". Moi, je n'en sais rien. L'autre différence, c'est que Tom Joad n'avait pas fichu quarante mille dollars en l'air pour obtenir une licence de lettres. »



Iain Levison, Paris, septembre 2012 ©

Si Iain Levison fait de son expérience un « manifeste », c'est dans et par le roman, sans théorisation. De même, son « je » est un prisme plus large, une manière de dire la place de l'individu dans le monde actuel : « Plus je voyage et plus je cherche du travail, plus je me rends compte que je ne suis pas seul. Il y a des milliers de travailleurs itinérants en circulation, dont beaucoup en costume cravate, beaucoup dans la construction, beaucoup qui servent ou cuisinent dans nos restaurants préférés. Ils ont été licenciés par des entreprises qui leur avaient promis une vie entière de sécurité et qui ont changé d'avis, ils sont sortis de l'université armés d'une tapette à mouches de quarante mille dollars, se sont vu refuser vingt emplois à la suite, et ont abandonné. »

Vidéo : [Iain Levison, ne pas se voiler la face](#) © Mediapart

L'écrivain, un observateur

Iain Levison, lui, n'abandonne pas et sa « *tapette à mouches à quarante mille dollars* » est devenue une plume incisive. Il a fait d'une forme de nomadisme une « *attitude* », dans son sens anglais, une manière d'être comme de voir le monde. Constatant que l'Amérique l'ennuie, il la quitte, part en Chine, à Taiyuan où il réside désormais et enseigne l'anglais à des écoliers. Lorsque Iain Levison voyage, ce n'est pas pour faire du tourisme, c'est pour apprendre le chinois, connaître le pays de l'intérieur, éviter Pékin et Shanghai, villes « *trop occidentalisées* ».

Iain Levison est un écrivain en exil volontaire : il a un passeport britannique mais un accent américain, vit en Chine mais il paie ses impôts en France. « *I don't have a state* », aucun point d'ancrage fixe. Il est d'ailleurs impossible d'écrire une phrase le concernant sans ajouter une nuance ou un « mais », sans souligner les paradoxes : invité du dernier Festival America, il publie pourtant ses romans (traduits de l'américain) directement en France, chez Liana Levi, par refus catégorique du système éditorial de son propre pays, où les agents littéraires jugent de l'intérêt d'un livre sur un « pitch » de dix secondes. Seul les intéresse un sujet vendeur, un jeune sorcier, des vampires à la rigueur. Quand Iain Levison a résumé son livre à un agent littéraire américain, le verdict a été sans appel : « *trop déprimant* », il faudrait changer le dénouement.

Alors l'écrivain part, sans pour autant renoncer à mettre l'Amérique face à ses démons. Son prochain roman mettra en scène deux candidats à une élection sénatoriale américaine. L'un d'entre eux a fait le Vietnam, son passé lui revient en mémoire, n'est-il d'ailleurs pas le présent d'une Amérique partie se battre en Irak ?

Vidéo : [Iain Levison, l'Amérique, le Vietnam, l'Irak](#) © Mediapart

L'écrivain, une mémoire

Lorsqu'on demande à Iain Levison s'il définirait la littérature comme sa seule patrie, il hésite, souligne son altérité radicale avant d'acquiescer. Sans doute Iain Levison se situe-t-il surtout dans sa colère, son refus de toutes les compromissions, éditoriales comme politiques : *Tous mes livres ont pour sujet le déclin du pays*. Dès son premier roman – *Since the Layoffs* (2002), traduit en 2003 sous le titre *Un petit boulot* –, il peint l'Amérique des laissés-pour-compte à travers une ville ravagée par la fermeture de son unique usine. Jake a tout perdu, son travail, sa télé, son aspirateur, sa petite amie et il est contraint d'accepter le premier petit boulot qui se présente, quand bien même il flirte avec l'illégalité, et il vend son âme à un bookmaker mafieux, Ken Gardocki, *le seul en ville à gagner du fric, parce qu'il vend de la drogue et des armes et qu'il est bookmaker. Dans une ville où les trois quarts des hommes ont été licenciés au cours des neuf derniers mois, les affaires qui profitent du désespoir sont florissantes*.

L'Amérique de Iain Levison est ravagée par le cynisme, pervertie par l'argent, du haut en bas de l'échelle sociale. Comme le souligne l'écrivain dans notre entretien, il a lui-même tout connu, l'extrême pauvreté et les quartiers humbles. *Une canaille et demie* (Tiburn, 2006), son second roman, en témoigne, mettant en scène deux personnages qui se font face, un ex-taulard et un professeur d'université que tout sépare, leur conception de la vie comme des hommes. Levison refuse les vérités uniques, il lui faut, toujours, montrer les deux faces d'une même réalité, tout mettre en perspective, comme le dit Mitch, l'un des (anti-)héros de *Trois hommes, deux chiens et une langouste* (The Dogwalkers, 2007). Raison pour laquelle, aussi, ses romans sont si drôles. *Une histoire n'a aucun intérêt si vous vous contentez d'ajouter du tragique au tragique. Il y a toujours un côté amusant à tout. Bien sûr, si j'écrivais sur les camps de concentration, il n'y aurait rien de drôle. Mais dans les sujets que j'aborde, oui. Ils sont terribles mais l'humour est possible. C'est l'ironie qui permet l'analyse*.

Il faut, surtout, refuser le *storytelling* médiatique et ses lavages de cerveau, sujet central de son dernier roman *Arrêtez-moi là !* (The Cab Driver, 2011). Iain Levison revient sur un [fait divers](#) qui a ébranlé l'Amérique : une jeune fille – *jolie, riche, blanche, les trois termes sont importants* – est kidnappée, les médias montent l'affaire en boucle, il faut retrouver l'homme qui a enlevé Elizabeth Smart, vite. Un homme est arrêté, rapidement, Richard Ricci. L'enquête, sommaire, conclut à sa culpabilité. Il est jeté en prison, où il meurt peu après d'une hémorragie cérébrale. Quelque temps plus tard, la jeune fille est retrouvée, indemne. Richard Ricci ne peut être le coupable. Mais les journaux ne s'intéressent qu'au prétendu *happy end*, passant sous silence le calvaire d'Elizabeth Smart (violée pendant neuf mois) comme la mémoire à jamais flétrie de Richard Ricci. Tout révolte Iain Levison, l'emballage médiatique, la manière dont un coupable a été fabriqué pour mieux être jeté en pâture à l'opinion publique, l'oubli pur et simple d'un homme *complètement baisé* par le système, *personnage dans une histoire à propos d'une illusion à laquelle chacun veut croire*. Il écrit *Arrêtez-moi là !*, dédiée à Richard Ricci :

Vidéo : [Iain Levison, Arrêtez-moi là !](#) © Mediapart

L'écrivain, vitriol

Ses romans dénoncent un système où tout, de la justice à l'édition, des faits-divers à la politique, « *doit avoir une valeur commerciale, tout est soumis au marketing* », dans une subversion générale des valeurs. Les journaux ne sont bien souvent que des *publicités* pour un système qu'il faut entretenir, le président lui-même contribue à pérenniser les choses : *Bien sûr Obama va gagner, mais il n'a rien changé, rien fait. Comment l'aurait-il pu ? Le vrai pouvoir est ailleurs, aux mains des lobbies et de groupes d'influence, l'Amérique est une démocratie de façade, les votes ne changent rien, Obama n'est qu'un costume vide, un showman*.

Vidéo : [Iain Levison, la pseudo-démocratie américaine](#) © Mediapart

Iain Levison se définirait-il comme un écrivain engagé ou un homme en colère ? *Les deux. Je ne suis pas aigri, mais très énervé face à ce qui se passe, frustré serait le terme le plus approprié. Frustré de voir un pays se dévaluer ainsi, alors que certains de ses problèmes seraient si simples à régler. Mais pour cela, il faudrait accepter de regarder la réalité en face*.

Tous les romans de Iain Levison sont édités chez Liana Levi, traduits de l'anglais (États-Unis) par Fanchita Gonzalez Batlle (liens ci-dessous sur critiques sur Médiapart)

- *Un petit boulot*, 2003
- *Une canaille et demie*, 2006
- [Les Tribulations d'un précaire](#), 2007
- [Trois hommes, deux chiens et une langouste](#), 2009
- [Arrêtez-moi là !](#), 2011
- [Ils savent tout de vous](#), 2015

Un article belge sur *Un petit boulot*

Le Soir, 6 novembre 2003, par Alain Berenboom

UN PETIT BOULOT

C'est l'histoire d'un chômeur. Autrefois travailleur modèle d'une petite usine que la mondialisation délocalise brutalement. Jake, qui a perdu sa petite amie dans l'aventure, traîne dans son appartement vide qu'il ne pourra bientôt plus payer, comme il ne peut déjà plus rembourser ses crédits, sa télé et son abonnement câble (moi qui n'ai pas la télé et surtout pas le câble, je ne comprends pas tout à fait sa déprime mais passons).

Il est seul mais peu importe : dans la petite ville où il habite, tout est fermé désormais ou presque. La ville vivait de l'usine. Cette histoire pourrait se passer près de chez vous, près de chez nous. Dans la région du Centre par exemple, comme l'a montré de manière si éclatante [Les Enfants du Borinage](#), le film déchirant de Patric Jean.

Iain Levison est américain (ce qui n'est pas une raison suffisante de le boudier) et son premier roman, *Un petit boulot* (éditions Liana Levi) raconte comment Jake réussit à s'en sortir. Écoutez bien. Cela peut servir en attendant de décrocher l'un des 200.000 jobs promis par l'ami Guy. Jake se reconvertit dans une forme moderne d'artisanat. Il tue sur commande. D'abord la femme d'un copain (avec le chien), puis d'autres gens désagréables. Certes, le boulot ne rapporte pas de quoi devenir oligarque russe mais il permet de survivre, de récupérer sa télé et une petite amie. Sans grand danger: à la différence des patrons russes, le tueur à gages américain évite la case « prison » (comme en Belgique, donc).

L'incroyable réussite de ce roman, c'est qu'il rend euphorique. Quand il abat la femme, le chien et un infernal contrôleur de gestion qui restructure un misérable réseau de pompes à essence, on est avec lui. Jamais, le lecteur ne passe du côté de ce que la justice appellerait la victime. Quand passe-t-il la ligne ? Quand le lecteur se transforme-t-il lui-même en survivant dans une société sans repères ? Nos valeurs se sont-elles à ce point déglinguées ? Mais à quoi servent les valeurs quand tout s'effondre autour de vous et que les promesses des patrons, des politiciens, des experts de tout poil se révèlent des bulles de savon ?

Je ne sais si c'est une image de l'avenir proche, de la génération qui arrive à l'âge adulte. Mais, si c'est ça, back to the future, help ! Que nous reste-t-il pour nous sauver ? Peut-être la littérature. Puisque ce cri d'alarme est poussé par un jeune écrivain, dont c'est le premier roman, et qui a compris que pour se faire entendre, il faut fuir les discours creux, les romans à thèse et choisir résolument la voie de la fiction

Deux articles récents

- « Iain Levison, l'Amérique au vitriol », *La Croix*, 19 novembre 2015, Jeanne Ferney

<http://www.la-croix.com/Archives/2015-11-19/LITTERATURE-ETRANGERE.-Iain-Levison-l-Amerique-au-vitriol-2015-11-19-1382582>

L'écrivain écossais, porte-voix de l'Amérique des marges, dénonce la surveillance généralisée outre-Atlantique dans son nouveau roman « Ils savent tout de vous »

Dire que Iain Levison n'est pas tendre avec l'Amérique serait une litote. Depuis qu'il a pris la plume, ce romancier, né en Écosse et arrivé aux États-Unis à l'âge de 8 ans, en épingle les dérives. Avec pour seules armes, un sens de l'humour et de la dérision redoutables. En France, les lecteurs l'ont découvert en 2003 avec *Un petit boulot*, une comédie noire mettant en scène un chômeur prêt à accepter n'importe quel emploi pour sortir la tête de l'eau, y compris tueur à gages. Quatre ans plus tard, *Tribulations d'un précaire*, qui est en fait son premier livre (lire [La Croix du 13 septembre 2007](#)), nous plongeait dans l'Amérique des travailleurs pauvres, où l'on s'échine toujours plus pour ne pas gagner davantage. Iain Levison y racontait la quarantaine d'emplois qu'il avait exercés pour subsister, de charpentier en Caroline du Sud à pêcheur de crabe royal en Alaska, de déménageur à chauffeur routier... Toutes professions sans lien aucun avec les études de lettres pour lesquelles l'écrivain s'était endetté, avant de se rendre compte qu'elles ne déboucheraient sur rien. Suivraient trois autres romans, dont le plus marquant reste *Arrêtez-moi là !*¹ (lire [La Croix du 21 juillet 2011](#)), ou la descente aux enfers d'un chauffeur de taxi pris dans les filets d'une justice aveugle...

« Il y a souvent de la colère à l'origine de mes livres. Écrire est une manière de vider mon sac », témoigne l'auteur, de passage à Paris pour la sortie de son nouveau roman. Le voici donc de retour, toujours plus corrosif, peut-être plus sombre encore, avec *Ils savent tout de vous*, un thriller décapant inspiré par Edward Snowden, cet informaticien

¹ Une adaptation au cinéma, réalisée par Gilles Bannier, sortira le 6 janvier 2016. Un petit boulot fera aussi l'objet d'un film l'année prochaine, réalisé par le cinéaste Pascal Chaumeil, décédé en août dernier.

américain qui a révélé les programmes secrets de surveillance de l'Agence nationale de sécurité (NSA) : « Avec les nouvelles technologies, le gouvernement peut épier les citoyens, savoir sur quels sites Internet ils vont, quels coups de téléphone ils passent ... »

C'est notamment pour échapper à cette surveillance que le romancier ne possède ni maison, ni voiture. « Dès lors que vous acquérez des biens, vous êtes traçables. » On le trouverait un peu paranoïaque, si ce discours ne cachait pas d'abord un intarissable besoin d'aventures. À 52 ans, Iain Levison mène une vie d'itinérant, se déplaçant sur le globe au gré de sa curiosité et de ses envies. Un peu en Europe, un peu à Philadelphie, aux États-Unis, où vit sa sœur. Amsterdam pourrait être sa prochaine destination... Attrapez-le si vous pouvez.

C'est en Chine, où il a vécu et a enseigné l'anglais pendant cinq ans, que l'idée de son dernier roman a mûri. « Là-bas, la surveillance d'Internet est plus brutale, mais elle est aussi plus visible. Les Chinois ne se font pas d'illusion, ils savent qu'ils sont espionnés. Aux États-Unis en revanche, la propagande, notamment celle des médias grand public, est telle que les gens continuent à penser qu'ils sont libres. On se dit que puisque l'on n'est pas un terroriste, cela ne change rien. C'est faux : cela modifie la façon de penser, de se comporter... »

Outre-Atlantique, Iain Levison n'a pas vraiment rencontré son public. D'ailleurs, il n'a pas d'éditeur aux États-Unis. C'est une maison d'édition française, Liana Levi, qui possède les droits mondiaux de ses livres. « En Amérique, il faut déjà avoir fait un bestseller pour être publié, ironise le romancier. Les éditeurs ne veulent prendre aucun risque. » N'allez pas voir chez Iain Levison un atrabilaire qui aurait fait profession de s'indigner. Car s'il est convaincu que le salut n'est pas à chercher du côté des politiques, il ne désespère pas de la capacité des citoyens à s'unir pour faire changer les choses. Le rêve américain est mort, vive le rêve américain !

- « RENCONTRE : Iain Levison, écrivain-nomade », *Le Figaro Magazine*, 16 octobre 2015, par Nicolas Ungemuth

Le plus hilarant des auteurs américains est de passage à Paris pour présenter un nouveau roman à la limite du fantastique et évoquer les deux films adaptés de ses livres. Le début de la gloire?

Il est là, l'un des auteurs les plus drôles de sa génération, vautre à la table d'un minuscule restaurant vietnamien du Quartier latin parisien. Grand et massif, sapé à la va comme je te pousse, il a le physique et la morgue des acteurs hollywoodiens des années 40, à la Robert Mitchum ou Lee J. Cobb. Il a aussi la distance et la fatigue affichées de ceux qui ont eu une vie bien remplie et sans doute agitée, et ne s'en sont jamais plaints. Iain Levison n'est pas exactement l'Américain type, dont les parents auraient payé une grande école pour que leur rejeton puisse avoir une profession chic et une maison achetée à crédit dans une banlieue résidentielle afin d'y élever une famille et tondre son gazon. Débarqué d'Ecosse avec sa mère aux États-Unis en 1971, il a tenté une licence de lettres avant d'occuper, dix ans durant, plus de 42 jobs tous plus minables les uns que les autres, lesquels ont inspiré son premier livre, le récit désormais culte *Tribulations d'un précaire*. Plusieurs romans ont suivi, tout aussi désopilants - deux d'entre eux ont été adaptés au cinéma et devraient sortir en 2016, dont *Arrêtez-moi là !* avec Reda Kateb, et le légendaire *Un petit boulot*, avec Romain Duris et Michel Blanc -, jusqu'au petit dernier, Ils savent tout de vous, une histoire de télépathes manipulés par le FBI lorgnant franchement du côté de Stephen King, mais avec le style ravageur habituel de Levison. L'idée de ce roman lui serait venu du lieu où il a exercé son dernier « petit boulot », prof d'anglais dans une ville industrielle de Chine, Taiyuan. « Le contrôle d'internet en Chine m'a fait penser à la télépathie : on peut presque lire dans votre cerveau avec les données qui ont été stockées », explique l'écrivain. On peine à imaginer le colosse bourru buvant des long drinks en fin de journée avec ses concitoyens expats de Taiyuan : « Oh non! Cette ville est tellement affreuse et polluée que personne ne veut aller y travailler, et ceux qui, par hasard, s'y installent, sont très bizarres : des schizophrènes ou des maniaques sexuels, bref, des gens plus ou moins en cavale. Donc, je n'ai sympathisé qu'avec les Chinois. » S'est-il senti seul dans ce pays à la culture si différente? « Je pourrais être en Caroline du Nord et me sentir encore plus seul. » Certes, mais le langage y serait le même que le sien... « Je parle peu aux gens, de toute façon » est sa réponse définitive. Ainsi va Levison, nomade occidental sans femme ni enfants ni profession, authentique marginal des lettres, qui rêve de visiter des pays « très faiblement peuplés », comme l'Islande ou la Norvège. Actuellement, il n'a plus de passeport américain : « Je n'habite nulle part. » Ayant quitté son job en Chine, il compte « passer un peu de temps à Paris, à Amsterdam et au Portugal ». Aucune envie de retourner aux États-Unis : « Dans une vie, il y a des choses beaucoup plus intéressantes à faire. » L'adaptation de deux de ses livres pour le grand écran l'enchantent, pas seulement pour d'évidentes raisons pécuniaires : « Les deux films sont vraiment réussis, et j'ai participé au travail d'adaptation. Hélas, Pascal Chaumeil est mort juste après avoir fini *Un petit boulot !* » On espère que cela ne découragera pas les futurs prétendants. Il se souvient des années difficiles ayant inspiré *Tribulations d'un précaire* : « Le monde du travail - car ces petits jobs en font partie - est très instructif, et j'ai beaucoup appris sur la nature humaine. Mais incontestablement, pour écrire, il vaut mieux avoir un emploi stable. C'est pour cela, j'imagine, que j'ai mis si longtemps à écrire mon premier livre. » En une phrase, l'écrivain résume parfaitement ce qu'on aime chez lui : beaucoup voudraient voir dans ses livres les proverbiaux « portraits au vitriol de l'Amérique » qui font tant fantasmer les Européens, mais Levison n'est pas un intellectuel. Comme les héros de ses livres, il observe, vaguement effaré, la bêtise humaine, mais ne se plaint pas car il faut bien vivre : tout cela semble ne pas l'atteindre. Il se contente de décrire ce qu'il voit, et d'en restituer toute la dimension tragi-comique. Avant de plier ses gaules et mettre les bouts.

Ils savent tout de vous, Liana Levi, 288 p., 18€. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Fanchita Gonzalez Batlle.

Une interview récente sur un site industriel *L'Usinedigitale.com*

14 octobre 2015 : <http://www.usine-digitale.fr/article/la-question-du-respect-de-la-vie-privée-devrait-davantage-inquieter-le-monde-estime-l-ecrivain-ian-levison.N356114>

"La question du respect de la vie privée devrait davantage inquiéter le monde" estime l'écrivain Iain Levison
Ils savent tout de vous, tel est le titre du roman de Iain Levison qui vient de paraître aux éditions Liana Levi. Ils savent tout, mais que savons-nous d'eux ? Sont-ce les deux télépathes héros du roman ? Ou les services de police qui, à l'aide des outils qu'offre la technologie, les pistent pas à pas ? Qui de l'homme ou de la machine est le plus fort ? De passage à Paris pour la sortie mondiale de ce nouveau roman, Iain Levison a répondu à nos questions. Où il apparaît que l'auteur de comédie n'est pas technophobe et qu'il sait utiliser la technologie pour tisser des histoires hilarantes et originales. Chapeau l'artiste!

L'usine digitale : Comment est née l'idée de ce roman ?

Iain Levison : Je vivais à l'époque en Chine et quand j'allais sur Internet j'étais en permanence écouté, enregistré, suivi. A la longue, cela me gonflait sérieusement. J'ai donc eu envie d'écrire sur ce sujet, d'autant que mes amis ou certains lecteurs me demandaient d'écrire mon roman chinois. Alors même si l'action de *Ils savent tout de vous* se passe aux États-Unis, il est marqué par ma vie asiatique.

Dans votre roman, il y a deux super télépathes qui savent tout des pensées des gens qu'ils croisent. Comment vous est venue cette idée ?

J'avais l'impression qu'il existait une sorte d'entité télépathique qui savait tout de mes pensées, d'être fliqué en permanence. Je vivais à l'époque en Chine où la navigation sur Internet est quelque peu observée de près. C'est quelque chose de très quotidien que vous ressentez très vite. Si vous consultez un site interdit par les autorités, on vous coupe purement et simplement l'accès au web.

Peu à peu, j'ai eu la conviction que si j'avais ou que si vous aviez la possibilité de regarder les cent derniers sites consultés par une personne, vous en saviez plus sur elle qu'en discutant une heure. Je suis conscient que beaucoup de personnes pensent que tout cela n'est pas grave, qu'ils n'ont rien à cacher. Vivre en Chine m'a convaincu du contraire.

A partir de cette idée, j'ai construit une histoire où deux super télépathes qui n'auraient jamais dû se rencontrer se croisent et fuient. Même si l'histoire se déroule aux États-Unis, c'est mon roman chinois !

Justement la Chine n'est pas les États-Unis !

Bien sûr, je fais la différence entre vivre dans un état totalitaire et dans un pays supposé libre. Toutefois, vu le pouvoir de certaines entreprises, la question des données personnelles est très importante. Je vais vous raconter une histoire qui m'est arrivée : un jour, dans un mail avec mon éditeur on parlait de Sebastian Rotella, un auteur américain qu'il venait de publier. Peu de temps après, je me suis ouvert un compte Amazon et le premier livre qu'on m'a recommandé était celui de Rotella. Un mot avait été traqué.

Ce qui est très réussi dans votre livre, c'est qu'on est tellement surpris par les pouvoirs des deux télépathes fuyards qu'on ne réalise pas les moyens dont disposent leurs poursuivants. Or, ce que montre votre roman c'est la puissance détenue par ceux qui ont les données.

Oui cela m'amuse d'imaginer ce qui se passerait si un jour un individu avait un tel pouvoir. Quelle serait alors la réaction du pouvoir en place ? Après cela m'amuse beaucoup d'imaginer cette poursuite, qui est absurde. Tout le monde court sans savoir vraiment pourquoi.

Depuis le début de l'entretien, nous parlons très sérieusement mais votre livre est très drôle. Avez-vous choisi la forme de la comédie pour être accessible à un plus large public ?

C'est comme ça que je vois le monde, il y a quelque chose d'absurde, qui m'amuse. Il y a des aspects très rigolos de cette dérive. Si le sujet est sombre, je ne suis pas aussi sérieux que ça, même si je pense que la question du respect de la vie privée devrait davantage inquiéter le monde. Nous avons tous besoin d'une vie privée, d'un quant-à-soi. C'est de là que viennent les idées, la création. Si cela venait à disparaître, les élites économiques et sociales pourraient contrôler les idées. En attendant que cela arrive, mieux vaut en rire.

Un des deux personnages évoque le cinéaste Franck Capra, un brave américain, le type réglo. C'est un policier qui fait bien son boulot dans l'intérêt de tous. Quand il commence à devenir télépathe, il découvre avec effroi l'horreur d'entendre les pensées des autres, parce qu'elles sont souvent très ennuyeuses. Pensez-vous que le silence est le privilège ultime ?

Oui, mais j'ai l'impression d'être un peu le seul, ou, du moins, que peu de monde a envie de silence. Tout le monde autour de moi vit dans une frénésie, en étant hyper connecté, à chercher du Wi-Fi dès qu'ils s'assoient quelque part.

Un de mes plus grands plaisirs quand j'avais 20 ans était de prendre le train, de m'asseoir à une fenêtre et de regarder le paysage en rêvant. J'étais content d'être là. Aujourd'hui, quand je monte dans un train, tout le monde regarde sa tablette, l'écran de son téléphone. Je ne dis pas que c'est bien ou c'est mal. C'est comme ça.

Vous n'aimez pas Internet ? En France, l'écrivain Antoine Bello vient de donner un an de droit d'auteur à Wikipedia. Qu'en pensez-vous ?

Wikipedia a une présence très positive que je soutiens. Le fait qu'ils aient régulièrement besoin d'argent prouve que ce sont d'honnêtes gens. Au départ, Google aussi a été très positif, mais ils ont commencé à collecter les données personnelles ce qui pose un vrai problème.

Pourtant, j'aime bien Google et je vais vous raconter un secret sur la façon dont j'ai écrit ce livre. Toutes les descriptions que vous y trouvez proviennent de ce que j'ai vu dans Google earth, puisqu'au moment de l'écriture j'étais en Chine. Quand un des personnages s'échappe du bureau des Nations unies, c'est en surfant sur Google earth que j'ai vu un van et un taxi et cela m'a donné l'idée de la scène que j'ai ensuite écrite (p. 77). Alors, oui j'adore Internet, mais je reste prudent.